

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Conté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 288 R. Notre-Dame —

SOMMAIRE — Le Sacré Cœur de Jésus — Le voyage de nos Missionnaires — Lettres de la Patagonie — Grâces obtenues — Dom Bosco à Nice — Persécution Moscovite. — La fête patronale de l'Oratoire Salesien de Paris.

LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Le mois de juin étant tout spécialement consacré au Sacré Cœur de Jésus, nous ne voulons pas manquer d'exhorter nos chers Coopérateurs à raviver leur amour et leur confiance envers ce divin Cœur, source de toutes les grâces. Dans ce but nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre sous leurs yeux quelques unes des faveurs accordées par le Sacré Cœur de Jésus par le passé et dans les temps présents.

Grâces accordées par le Cœur de Jésus par le passé.

Nous pourrions rapporter ici un grand nombre d'exemples des merveilles opérées par le Sacré Cœur de Jésus en faveur de ses dévots par le passé; mais nous nous contenterons des deux faits suivants:

En 1720 la peste éclata dans la ville de Marseille; le terrible fléau sévit si cruellement, qu'il porta partout la désolation et la terreur. Les plus sages précautions, les remèdes les plus énergiques ne servaient à rien. En peu de temps 40 mille vies furent moissonnées par l'impitoyable faux de la

mort. Les maisons, les rues, les places publiques étaient encombrées de cadavres; et la cruelle maladie, loin de ralentir ses coups, menaçait de ne pas laisser une âme vivante dans cette cité jadis si florissante. Dans une si grande calamité, l'Évêque de Marseille, Monseigneur Belzunce, invita les habitants à recourir au Cœur de Jésus et sa proposition fut accueillie avec l'enthousiasme de la foi.

Le jour de la Toussaint, prosterné devant un autel dressé en plein air, au milieu d'un silence solennel, interrompu seulement par les gémissements et les sanglots de la multitude qui l'entourait, l'Évêque prononça d'une voix émue, au nom de tout son peuple, l'amende honorable et la consécration au Cœur de Jésus. Oh! admirable bonté de ce divin Cœur! A partir de cet instant le fléau diminua sensiblement, et en peu de temps disparut complètement. C'est ainsi que la population survivante se vit miraculeusement délivrée du terrible fléau, de même qu'autrefois en Egypte les heureux Israélites qui avaient marqué les portes de leurs maisons avec le sang de l'agneau furent épargnés par le glaive de l'ange exterminateur. L'année suivante Marseille se trouvant de nouveau menacée, son premier magistrat fit vœu d'aller chaque année, le jour de la fête du Sacré Cœur, faire la sainte communion au monastère de la Visitation, d'y offrir un cierge portant imprimées les armes de la cité, et d'assister le même jour à une procession publique. Cela suffit pour que cette

ville, exposée plus que toute autre aux atteintes de la terrible maladie, à cause de son commerce si étendu, fût complètement épargnée. Le souvenir de l'insigne bienfait est toujours vivant au cœur de cette catholique population qui, chaque année, par de solennelles actions de grâces, confesse qu'elle a été sauvée par le Cœur de Jésus. Monseigneur de Belzunce, dans sa lettre d'actions de grâces du 26 septembre 1721, adressait aux navigateurs marseillais ces paroles toutes pleines de religieux enthousiasme : « Et vous, bien aimés fils, qui parcourez toute l'étendue des mers, publiez d'un bout à l'autre de la terre les louanges du Cœur adorable de Jésus, annoncez à toutes les nations même les plus barbares la gloire, la puissance, les infinies miséricordes du Sacré Cœur qui vient d'opérer de tels prodiges en notre faveur, et a fait succéder la joie aux malheurs épouvantables qui avaient fondu sur nous. »

L'un des plus zélés propagateurs du culte du Sacré Cœur de Jésus fut le père Galiffet, digne disciple du père de La Colombière. À l'origine même de cette pieuse dévotion, ce bon religieux reçut du Cœur de Jésus la grâce d'une guérison, que l'on peut considérer comme un vrai prodige. Il en fait lui-même le récit en ces termes : « En 1680, au sortir de mon noviciat, j'eus le bonheur d'avoir pour père spirituel le Père de La Colombière que Dieu avait déjà donné pour directeur à la mère Marie Alacoque, alors encore vivante. Dès les premières instructions que je reçus de lui au sujet du Sacré Cœur de Jésus, je conçus une grande estime pour cette dévotion et j'y portai toutes mes affections. Mes études théologiques étant terminées, je fus envoyé à notre maison de Saint Joseph à Lyon; en servant les malades à l'hôpital je contractai une fièvre pernicieuse qui en six ou sept jours me réduisit à la dernière extrémité; au point que pour m'administrer l'Extrême-Onction, on ne crut pas devoir attendre le retour du sacristain qui était sorti, mais on recourut en toute hâte au monastère voisin, tant la mort était certaine et imminente, au dire des médecins. Peu d'heures après, ayant perdu la connaissance et le sentiment, j'entraî en agonie et les assistants attendaient de moment en moment mon dernier soupir. Dans un cas aussi désespéré, l'un de mes plus chers amis, que nous regardions comme un saint, se sentit poussé à recourir à Jésus dans son divin Sacrement, et lui promit par vœu que, s'il lui plaisait de me guérir, je dépenserais ma vie tout entière pour la gloire du Sacré Cœur.

Sa prière fut exaucée, et je guéris à la grande stupéfaction des médecins. Lorsque le péril fut passé, mon ami me fit savoir par écrit le vœu qu'il avait fait en mon nom; je le ratifiai de toute mon âme et me regardai à partir de ce moment comme un homme entièrement consacré au Cœur adorable de mon Seigneur. »

Grâces accordées par le Sacré Cœur de Jésus dans les temps présents.

Tous les journaux religieux de France, d'Italie et des autres nations nous apportent continuellement la preuve de l'efficacité de la dévotion au Sacré Cœur et, par l'irrésistible éloquence des faits, nous démontrent que la divine bonté veut que nous reconnaissions dans le divin Cœur le trésor ouvert de toutes les miséricordes et la source de toutes les grâces; c'est une vérité manifeste pour tous les fidèles. Guérisons de maux incurables, affaires compliquées et désespérées conduites à bonne fin, difficultés considérées comme insurmontables vaincues par des aspirants à l'état religieux ou ecclésiastique, telles sont les grâces accordées par le Cœur de Jésus dans ces derniers temps. Mais parmi toutes ces grâces, celles qui font briller davantage la puissance de ce Cœur adorable sont les innombrables conversions de tant d'âmes dont le retour à Dieu semblait impossible. Cela est de nature à ranimer l'espérance de tant de pauvres parents inconsolables des égarements de leurs enfants, de tant d'épouses désolées de ne pouvoir ramener à Dieu leurs maris, de tant de ministres du Seigneur qui voient rester rebelles à leurs voix les âmes que la Providence leur a confiées. Citons quelques faits extraits de l'excellent « *Messenger du Sacré Cœur de Jésus*. »

Un jeune homme qui vivait loin de l'Eglise, et plaisantait sa mère chaque fois qu'elle l'exhortait à une meilleure vie, fut atteint de la phthisie. La bonne mère était dans une extrême désolation en voyant son fils approcher de sa fin, surtout dans la crainte qu'il mourût impénitent. Plusieurs personnes s'unirent à elle pour recourir au Cœur adorable de Jésus, afin d'en obtenir la conversion de l'infortuné.

La mère réussit à lui mettre le scapulaire du Sacré Cœur; et le jeune homme qui pouvait à peine tenir debout, consentit à faire les exercices spirituels, dans le seul but, disait-il, de se procurer un peu de repos; mais Jésus l'attendait là pour le bien disposer à la mort. En effet, peu de jours après sa

sortie de cette sainte retraite, il mourait en donnant les signes les plus consolants et les plus certains d'une véritable contrition, d'une conscience saintement timorée et délicate, demandant plusieurs fois son confesseur pour des fautes très-légères. Ainsi résigné et tranquille, il exhala son âme dans le Cœur miséricordieux de Jésus son Rédempteur.

Une jeune fille de bonne famille, malade de consommation, était réduite à l'extrémité sans penser aucunement à son âme qui se trouvait dans le plus triste état. Depuis près de dix ans elle ne fréquentait plus les Sacrements; ses discours étaient ceux d'une incrédule, et les visites qu'elle recevait le plus volontiers étaient celles de personnes dépourvues de tout principe religieux. Sa famille, voyant qu'il n'y avait plus d'autre ressource que le recours à Dieu, se mit à prier avec ferveur, et elle promit la publication de cette grâce de conversion aussitôt qu'elle serait obtenue.

Enfin une personne animée d'une grande dévotion envers le Sacré Cœur put l'approcher: mais à peine eut-elle commencé à parler à la malade d'âme, de Dieu, de Sacrements, que celle-ci entra en fureur, se mit à pleurer et à se désespérer. Force fut à la pieuse visiteuse de changer de conversation: cependant elle ne put se résoudre à s'éloigner de ce lit de douleur et de désespoir sans faire une dernière tentative. Elle tira de sa poche un scapulaire et le présenta à la souffrante, en l'assurant que dans ce Cœur adorable elle trouverait un adoucissement à ses douleurs. Comme par un mouvement convulsif, la malade le saisit, le baisa et le serra contre son cœur; puis, levant les yeux au ciel, elle parut murmurer une prière. Jésus qui scrute les cœurs de tous les hommes et les aime d'un amour immense, avait fait sentir la puissance de sa miséricorde. Quel changement subit dans la manière de voir de la pauvre jeune fille! Elle se tourna aussitôt vers sa visiteuse et lui dit: « Envoyez-moi un prêtre, je me confesserai volontiers. » Le jour suivant, en effet, elle se confessa, reçut le Saint Viatique avec une piété édifiante, et, pendant les jours qu'elle vécut encore, elle ne cessa de donner des preuves évidentes du grand changement qui s'était opéré dans son âme. Avec quel empressement elle désirait se voir entourée de personnes pieuses et religieuses! Avec quel transport elle baisait le scapulaire du Sacré Cœur! Elle se fit même pour un moment apôtre au milieu des siens, les exhortant à se donner au Seigneur, parcequ'en Lui seul, disait-elle, on

trouve la vraie félicité. Quand le délire la privait de l'usage de ses sens, il suffisait de lui suggérer quelque pensée pieuse ou quelque aspiration vers Dieu pour la faire aussitôt revenir à elle. Lorsqu'elle eut reçu l'Extrême-Onction et tous le secours de notre sainte religion, elle mourut le 1^{er} mai, nous laissant tous persuadés jusqu'à l'évidence du salut de son âme.

Dans un hôpital militaire se trouvait un fourrier atteint de pulmonie: la sœur qui l'assistait lui dit: « Monsieur, recommandez-vous à Dieu pour avoir la force de supporter votre mal. » Mais elle reçut une réponse d'incrédule. Plus tard elle essaya de faire baisser un crucifix à l'infirme, mais il s'y refusa également; la Sœur s'imagina alors de mettre sous son oreiller, à son insu, une petite médaille de la Sainte Vierge, la suppliant d'obtenir de son divin Fils la conversion de ce pauvre jeune homme. Puis on fit des prières en commun au Sacré Cœur, devant son image publiquement vénérée dans l'hôpital même. La Sœur redoubla de soins pour assister le fourrier et de temps à autre ne laissait pas de lui adresser quelque bonne parole quand l'occasion s'en présentait; mais tout était inutile.

Sur ces entrefaites, un autre soldat de la même salle, se voyant réduit à un triste état par la maladie, voulut faire la sainte Communion, et il pria la Sœur de s'arrêter auprès de son lit, parceque le fourrier l'avait menacé de lui faire éprouver les effets de sa colère s'il recevait le Saint Viatique. La Sœur s'arrêta pour contenter le jeune soldat, et lui conseilla de ne rien craindre parceque le fourrier était incapable de bouger du lit, et qu'en outre la discipline militaire s'opposait à son méchant projet. Mais ce fait la confirmait douloureusement dans la persuasion, que sans un miracle du Cœur de Jésus, ce malade ne se convertirait pas. Le jour même la Sœur essaya de dire à l'obstiné quelque bonne parole, car elle le voyait approcher de sa fin. — Fourrier, lui dit-elle, quel contentement et quelle tranquillité vous éprouveriez si vous receviez les Sacrements! — Mais, répondit-il, je n'ai pas de péchés sur la conscience. — Écoutez, répondit la Sœur, la vie militaire a bien des peines, vous pourriez ne pas les avoir toujours supportées avec patience; ayant à commander de jeunes soldats, ceux-ci peuvent vous avoir donné bien des sujets d'ennui; vous pouvez aussi vous être trouvé dans l'occasion de commettre d'autres fautes que M. l'Aumônier vous aidera à rappeler à votre mémoire. —

Le malade écouta... se tut un instant, puis il dit : — Eh bien, je veux me confesser : appelez l'Aumônier. — Il se confessa, fit la Sainte Communion, et congédia tous ses amis qui l'entouraient en grand nombre, en leur disant : — Laissez-moi tranquille avec la Sœur. Celle-ci, restée auprès de lui, lui suggérait les actes d'action de grâces après la Sainte Communion, et quand elle eut fini — Ma Sœur, lui dit-il, maintenant je suis content.

L'aimable Jésus en lui donnant la santé de l'âme voulut aussi lui rendre celle du corps; en peu de temps il fut guéri.

Un sergent de la même salle, témoin du fait, appela la Sœur et lui dit : — Je voudrais me confesser comme l'a fait le fourrier, mais il y a déjà trois ans que je n'ai approché des Sacrements; je n'ai pas le courage de le faire. — Le fourrier entendit ces paroles et lui dit aussitôt : — Prends courage; moi je n'avais plus reçu les Sacrements depuis ma première Communion; mais, depuis que je me suis confessé, je me sens l'homme le plus content du monde. — Le sergent encouragé par ces paroles reçut lui aussi les Sacrements.

Avant de sortir de l'hôpital notre fourrier alla saluer la Sœur dont le Cœur de Jésus s'était servi pour lui accorder une faveur aussi signalée, et il lui promit qu'à la Pâque prochaine il satisferait au précepte de l'Église.

Soit éternellement béni le Sacré Cœur de Jésus !

LE VOYAGE DE NOS MISSIONNAIRES.

Océan Atlantique, à quelques lieues seulement de Montevideo, 11 mars 1885.

Vive St. Joseph !

TRÈS-CHER M. LE DIRECTEUR,

Deo gratias! Encore quelques heures, et la machine de notre vapeur *La Bourgogne* va nous faire entendre le coup de sifflet le plus beau que nous ayons jamais entendu dans les vingt-cinq jours de notre voyage. Tous, nous attendons avec impatience ce coup de sifflet bienheureux parce qu'il annoncera l'entrée au port de Montevideo. Montevideo n'est pas encore Buenos-Ayres, mais peu importe, c'est déjà l'Amérique. D'ailleurs, pour quelques-uns de nos confrères, en destination de l'Uruguay, le voyage par mer est véritablement fini. Il en est de même pour Monseigneur qui s'est décidé à prendre terre pour s'arrêter quelques jours dans notre collège de Villa-Colon. Pour les autres, un petit nombre d'heures leur suffira pour atteindre les plages du *Rio*

de la Plata. Il y a seize jours que nous ne voyons plus la terre et vous pouvez juger s'il nous tarde de la revoir et surtout d'y mettre le pied et de nous assurer qu'elle continue à être plus ferme que le plancher mouvant de notre navire.

Que vous dire de cette seconde partie de notre voyage? Je me suis fait un devoir de noter, dans notre petit journal du voyage, une multitude de particularités; mais j'attends encore quelques jours pour terminer cette chronique et vous l'envoyer. Pour le moment, je tiens beaucoup à vous raconter dans tous ses détails une fête des plus solennelles que nous avons eu la consolation de célébrer à bord.

Après notre départ de Saint Vincent, plusieurs jours se passèrent sans aucun incident digne d'être remarqué. Le beau temps continu nous permit de faire très-régulièrement tous nos exercices de piété; célébration de la sainte Messe par Monseigneur et par tous les prêtres, communion des abbés, des catéchistes et des sœurs; méditations, catéchismes pour les enfants. Plus de faces décolorées, plus de silence forcé, des fronts où respiraient la joie et l'allégresse, spontanément dans les conversations, franche gaieté. Les plaisants ont repris leurs facéties, les studieux sont revenus à leurs patientes études, les méditatifs à leurs contemplations, rien ne nous restait à désirer, si une atmosphère de feu ne s'était mise à nous molester. Mais, c'était là chose prévue et bien attendue de tous; elle ne nous surprit donc point et nous trouva tout disposés à souffrir avec patience et résignation.

Le samedi, dernier jour du mois de février, Monseigneur, pour gagner du temps, et aussi par la crainte de voir quelque contre-temps déconcerter ses desseins, décida que les enfants des deux sexes qui avaient suivi nos catéchismes se confessaient le soir même et recevraient la sainte Communion le lendemain, et qu'il administrerait le sacrement de confirmation à tous ceux qui ne l'avaient point encore reçu.

Nous commencâmes par confesser les jeunes filles et les femmes qui eurent la bonne pensée de profiter de l'occasion. L'heure fixée pour les enfants était cinq heures et demie de l'après-midi. Les hommes voulurent aussi venir se confesser, et cette fois les pénitents furent plus diligents que les confesseurs. De temps à autre un message nous arrivait portant : « Un homme demande à se confesser; » et, tout aussitôt après : « Deux autres hommes veulent encore se confesser; quatre confesseurs se mirent à la disposition des fidèles afin de faire les choses plus rapidement. Ce qui était d'autant plus désirable que la chaleur était suffocante bien que le soleil fût déjà sur son déclin. En quelques instants, notre salon se trouva rempli complètement d'enfants, d'hommes et de jeunes gens. Nos cabines furent transformées en confessionnaux; une chaise pour le confesseur, un crucifix en face du pénitent et rien de plus.

Nous étions émerveillés d'un si pieux empressement et ne pouvions nous expliquer un concours aussi extraordinaire.

Deux autres confesseurs s'empressèrent de se

joindre aux quatre premiers et Monseigneur transporta son confessionnal sur un coin du pont du navire, parce que notre salle était trop pleine.

Jusqu'à neuf heures du soir, les confessions des hommes ou enfants se succédèrent sans le moindre intervalle et les six prêtres ne cessèrent de travailler tous ensemble. Nous croyions avoir terminé lorsqu'un dernier message nous arriva : Un groupe de femmes demandait à se confesser. Nous recommençâmes donc derechef et lorsque nous eûmes terminé, dix heures et demie venaient de sonner. Notre admiration était au comble.

Qui nous envoyait tous ces braves gens ? qui donc conduisait les pas de tous ces hommes d'autant mieux préparés que plus grande était la spontanéité avec laquelle ils venaient ? c'était là ce que nous nous demandions à nous-mêmes, sans pouvoir trouver une réponse satisfaisante. Peut-être la vue de ces enfants qui venaient à nos catéchismes fit impression sur leurs pères et leurs mères qui furent les premiers à se décider. Sans doute aussi les premiers arrivés communiquaient ensuite leurs impressions à leurs amis et connaissances. Il n'était pas possible de nous causer une plus agréable surprise.

Le dimanche, premier mars, la première Messe fut célébrée à cinq heures. Il avait été décidé que cette Messe serait réservée pour notre petite communauté, mais ce fut chose impossible.

Beaucoup des confessés de la veille étaient déjà sur pied, et, voyant le prêtre à l'autel, ils vinrent entendre la Messe et faire leur communion. Lorsque notre salon fut plein, deux d'entre nous furent obligés de s'établir comme factionnaires à la porte d'entrée sur le pont pour la défendre contre les nouveaux arrivants.

Soixante communions furent distribuées à cette première Messe en y comprenant les nôtres. On dut aussitôt faire évacuer la petite chapelle improvisée, afin de faire place aux nombreuses personnes qui demandaient à entrer. Les premiers durent aller faire leur action de grâces sur le pont du navire. Ceux qui leur succédèrent étaient tous des hommes. Un de nos abbés les prépara à la sainte communion en lisant les actes avant la communion, actes dont les assistants répétaient après lui chacune des phrases ou membres de phrases, qu'il avait soin de diviser convenablement. Soixante-dix personnes furent encore communifiées à cette messe. Monseigneur lui-même la célébrait et, plein d'enthousiasme de ce qu'il voyait, il ne put retenir un élan de son cœur. Après la sainte Messe, malgré la sueur qui ruisselait de son front, à raison de l'extrême chaleur qu'une aussi considérable agglomération de personnes en un si petit espace avait produite dans ce salon où nous pouvions voir une image lointaine des catacombes de nos premiers Chrétiens, Monseigneur se tourna : « Bravo, dit-il, bravo ! mes chers amis. Vous êtes vraiment dignes du nom de chrétiens. L'élan de piété dont vous venez de faire preuve m'a profondément ému. Je ne m'attendais pas à un aussi ravissant spectacle. Vous m'avez fait une bien belle et bien chère surprise. Que le Seigneur vous bénisse, qu'il vous conserve toujours les dispositions dans les-

quelles je vous vois maintenant. Portez toujours bien haut le noble drapeau de votre foi, de votre religion, là bas dans ces pays qui vont être pour nous une seconde patrie. Mais, souvenez-vous que votre foi ne manquera pas d'être mise à l'épreuve et à l'épreuve peut-être la plus dure. Aimez cette foi ; tenez fortement à elle et promettez de ne jamais y renoncer à quelque prix que l'on veuille en payer le sacrifice ; ce sacrifice serait une véritable apostasie. Votre foi, votre âme, valent plus que l'Amérique tout entière ; elles valent plus que cent et mille Amériques ; conservez donc votre foi et sauvez votre âme. Tandis que par vos sueurs vous vous efforcerez de réunir un petit capital pour le soutien de vos familles et, un jour, de votre vieillesse, ayez soin de vous former aussi, par la pratique des bonnes œuvres, votre capital spirituel, le trésor des vertus et des mérites qui doit vous mettre en possession de toute une éternité de bonheur. C'est là l'unique pensée que je vous laisse ; imprimez-la profondément dans vos esprits et dans vos cœurs ; que la bénédiction de Dieu daigne elle-même l'y graver et qu'elle demeure à jamais sur vous.

La brièveté ne devait pas être négligée parce que, malgré l'heure matinale, il n'était que six heures et demie, on souffrait dans cet étroit espace ; et, d'ailleurs, bien d'autres à la porte extérieure attendaient à leur tour la permission d'entrer. La salle fut donc évacuée derechef et aussitôt remplie une troisième fois.

La troisième Messe fut célébrée, et soixante communions y furent encore distribuées à des personnes de l'un et de l'autre sexe.

Comme à la Messe précédente, on lut à haute voix les actes avant la communion et l'on put cette fois lire aussi les actes après la communion.

Pendant ces trois Messes, on travaillait avec ardeur sur le pont pour préparer l'autel et les ornements convenables pour la célébration de la Messe solennelle pour tous les passagers.

Cette Messe fut célébrée par le plus ancien de nos prêtres, dom Savio. Monseigneur y assistait entouré de prêtres et d'abbés en habits de chœur, après eux venaient les sœurs. Tous les officiers du bord en grand uniforme et tous les passagers assistaient aussi au saint sacrifice.

La mer était d'une tranquillité parfaite. Ce fut un grand bonheur. Les esprits se trouvaient ainsi plus recueillis et les cœurs mieux disposés à la prière. D'ailleurs, la cérémonie devait être fort longue ; un temps calme était pour nous d'une absolue nécessité. Pendant la Messe, il y eut des chants accompagnés avec l'harmonium. Ce ne pouvait être comparable au son majestueux de notre orgue de Marie Auxiliatrice et aux chants de notre orphéon de Turin, mais enfin, ce n'était pas non plus sans quelques mérites. D'ailleurs, Dieu se contente de bien peu lorsqu'il voit la bonne volonté de faire le mieux possible, et une application sérieuse à faire tout ce que l'on peut.

Les anges très-certainement entouraient l'autel pour adorer notre Dieu et leur Roi, ils n'auront pas manqué de suppléer à ce que nous ne pouvions faire nous mêmes.

Tout avait été préparé d'avance pour l'administration du Sacrement de confirmation.

Les enfants, sous la conduite de nos abbés, se trouvaient tout près de l'autel ; les jeunes filles étaient aussi rangées sous la conduite de nos sœurs. On commença par les garçons, au milieu desquels se trouvaient aussi bien des pères de famille. Pour ceux qui n'avaient point de parrain, monsieur le commandant du navire voulait bien suppléer. Après, vint le tour des filles, au milieu desquelles ne manquaient pas non plus les adultes.

Parmi les marraines, on remarquait la femme d'un protestant qui tout d'abord s'était violemment opposé à ce que ses enfants suivissent nos catéchismes. Cependant, après une courte conversation avec l'un de nos prêtres, il avait fini par consentir, et ses fils s'étaient toujours montrés les plus diligents. Lorsqu'ensuite il s'était agi de permettre à sa femme d'aller se confesser et recevoir la sainte communion, il avait voulu d'abord faire des difficultés et avait encore fini par tout accorder de bonne grâce. Espérons que le Seigneur touchera ce cœur et l'amènera bientôt à suivre l'exemple de son épouse et de ses enfants.

Vingt-sept personnes furent ainsi confirmées en cette matinée. Bien d'autres auraient eu besoin de recevoir aussi ce sacrement ; mais, le respect humain les avait retenues ; ou bien, Monseigneur, ne les jugeant pas suffisamment préparées, avait dû leur refuser cette faveur, parce qu'ils ne s'étaient point présentés aux catéchismes, contrairement à ce qu'il avait été d'abord convenu.

Monseigneur, après la cérémonie, voulut encore adresser aux assistants quelques paroles d'édification : « Voici, leur dit-il, le troisième sacrement que nous avons administré dans notre église flottante.

» Beaucoup d'entre vous, au sacrement de la Pénitence, ont lavé leurs âmes dans le sang très-précieux de Jésus-Christ ; puis, vous avez alimenté vos âmes et vous les avez fortifiées par les chairs divines de cet Agneau sans tache. Et maintenant, un certain nombre sont venus recevoir le glorieux caractère du soldat de Jésus-Christ et jurer solennellement de suivre toujours et de défendre son divin étendard. Ils sont venus recevoir l'Esprit Saint et, par lui, toutes les grâces particulières qui doivent les rendre parfaits chrétiens. *Sit nomen Domini benedictum.*

» Rappelez-vous tous de cette faveur et de ces engagements. Et vous, qui dans votre enfance avez été marqués au front par le Saint Chrême, rappelez-vous aussi que vous êtes et que vous devez être de parfaits chrétiens ; qu'il ne vous arrive jamais de rougir de ce nom ; considérez au contraire comme un titre d'honneur ce nom glorieux, marchez heureux et fiers de le porter noblement, par là seulement, vous serez dignes de lui. Le Sacrement de Confirmation est le complément du saint Baptême, il est des plus importants, mais aussi beaucoup trop négligé de nos jours, non-seulement en Europe, mais encore et bien plus en Amérique. Et pourtant, c'est l'un des sept sacrements institués par Notre Seigneur

Jésus-Christ et l'on n'arrive à être parfait chrétien qu'après avoir reçu ce même Sacrement. Tout chrétien est vraiment un soldat qui doit combattre sans relâche contre des ennemis aussi nombreux que redoutables et puissants ; il doit en même temps surmonter des obstacles de tout genre et sans cesse renaissants. Or, c'est par le sacrement de la Confirmation que l'on arrive à savoir discerner les ennemis et les combattre avec intrépidité et valeur ; par ce même sacrement, on reconnaît les périls et l'on possède avec l'Esprit-Saint les lumières et la force nécessaires pour les surmonter sans se briser ni se blesser contre eux. Par ce Sacrement, enfin, le cœur est affermi, l'armure spirituelle lui est donnée pour le protéger contre les coups de ses ennemis ; les armes spirituelles lui sont données et il apprend le secret de les manier avec avantage.

» A vous tous, pères et mères de famille, je recommande instamment de ne pas négliger ce devoir sacré qui vous incombe de faire recevoir à temps à vos chers enfants le sacrement de la Confirmation.

» Vos enfants sont bons encore, ils sont purs, mais ils sont faibles, et cependant il est nécessaire pour eux d'entrer dans le champ du combat pour y faire preuve de leur valeur. Sortiront-ils de la lutte victorieux ou vaincus ? Cela dépend et de leurs forces et des armes dont ils pourront disposer. Rappelez-vous que de ce combat dépend leur bonheur ou leur malheur éternel. Armez-les donc autant qu'il est possible et donnez leur la force qui leur est nécessaire. Et comme ces armes et cette force ne peuvent venir que de Dieu seul, conduisez-les à la Sainte Eglise, leur bonne mère, pour qu'en leur conférant ce Sacrement de la Confirmation elle leur donne tout ce qu'il faut pour sortir victorieux de ce combat décisif. Les priver de ces secours spirituels est un crime véritable, un crime dont les parents négligents rendront un jour à Dieu le compte le plus terrible.

Monseigneur termina ces quelques mots par la bénédiction solennelle que tous reçurent à genoux avec la plus grande piété.

Le photographe saisit ce moment pour tenter d'obtenir la reproduction de cet ensemble magnifique ; mais, pour quelque raison que nous n'avons pu découvrir, l'épreuve ne put réussir.

Ainsi finit cette matinée, consacrée tout entière au Seigneur, et qui, de l'avis de tous, fut la plus belle de notre voyage. La seconde partie de la journée devait voir une fête traditionnelle bien impatiemment attendue par d'autres personnes et à un autre point de vue. Ce jour là même nous devions passer la ligne équatoriale et l'on parlait du baptême à donner à tous ceux qui, pour la première fois, entraient dans l'hémisphère méridional, c'est-à-dire dans le Nouveau-Monde. C'est là d'ordinaire un genre de divertissement qui fait époque dans le voyage et cause une vive explosion de joie et de gros rire surtout chez les matelots. Ils se divertissent de la simplicité de ceux qui se sont laissés persuader qu'ils allaient apercevoir une ligne matérielle tracée dans les airs ou sur les

eaux, une sorte de fossé qu'il faudrait sauter pour passer d'un monde à l'autre. Quant à la plaisanterie traditionnelle que l'on nomme le Baptême, la question de savoir si cet usage serait effectivement conservé fut vivement débattu. Les défenseurs de cet usage prétendaient que, lorsque l'on entrerait en un Nouveau Monde, il fallait tout renouveler, et par conséquent aussi le Baptême; ils disaient que certaines coutumes licites et consacrées par l'usage ont force de loi et doivent être conservées. Mais, ils ne disaient pas ouvertement ce qui pour eux était la raison décisive, le désir de se procurer un bon bain fort agréable par cette chaleur suffoquante et de se divertir en même temps aux dépens d'autrui. Les adversaires répondaient en riant aussi que le Baptême ne doit se recevoir qu'une fois et que d'ailleurs cette coutume n'est qu'un usage étrange, bizarre qu'il vaut mieux laisser disparaître que s'attacher à le conserver. Ceux-là non plus ne disaient pas toute leur pensée.

Ils ne pouvaient se faire à l'idée de se présenter aux yeux d'un grand nombre de curieux, dans le piteux état de pauvres petits poussins jetés dans la mer et tout trempés de la tête aux pieds. La question fut portée au tribunal suprême. L'autorité compétente avait élu Monseigneur pour juger ce grave débat. La sentence devait être sans appel. Monseigneur entendit les deux parties exposer tour à tour les raisons pour et contre; puis, il prononça la sentence. Cette sentence était pour la négative. En conséquence, au grand regret de quelques-uns et à la vive satisfaction du plus grand nombre, la farce du soi disant Baptême du Nouveau Monde ne put avoir lieu cette fois. Cependant, à table on fêta joyeusement le passage de la ligne. La gaieté fut plus vive et plus expansive encore que de coutume, l'enjouement des conversations et leur entrain redoublèrent. L'idée d'être entrés enfin dans cet autre Monde si longtemps rêvé, dans ce monde devenu si souvent l'objet de nos entretiens pendant ces derniers mois, cette idée souriait à tous.

Le soir furent tirés des feux d'artifices, véritables cette fois. Plusieurs feux de Bengale, allumés sur le point le plus élevé du pont, illuminaient *a giorno* la joyeuse *Bourgoyne*.

Une petite société de musique instrumentale fut improvisée sur le champ; elle était composée de Napolitains, et les chants populaires italiens résonnèrent joyeusement. L'allégresse était universelle. Il nous semblait avoir en effet changé de nature; par le vœu même de nos cœurs désireux de se donner tout entiers à cette terre qui devait être désormais pour eux une seconde patrie, le champ consacré du labour et du dévouement, nous nous sentions, pour ainsi dire, devenus Américains, sans cesser toutefois d'être Européens par l'amour et la reconnaissance; nous étions Américains par le désir, par le sentiment de devoir et par le zèle affectueux pour son accomplissement, surtout en vue du bien de ceux auprès desquels nous allions vivre désormais par un secret conseil de la Providence de Dieu.

Ces nobles et honnêtes divertissements termi-

naient admirablement une journée dont la première partie avait été donnée tout entière aux effusions de la piété. La piété dilate le cœur, elle donne à l'âme un calme ineffable et dispose tout naturellement à la joie et au bonheur. Sans doute le prétexte des divertissements de cette journée n'avait rien de commun avec les cérémonies du matin; mais la succession ne pouvait être plus heureuse et d'ailleurs le fruit des pieuses émotions de la matinée ne manquait certainement pas d'être pour la plus grande partie dans la joie universelle.

L'imposante cérémonie de ce jour mémorable réveilla bien des endormis, secoua la paresse de bien des négligents, elle fit par contre le désespoir des méchants et nous servit à tous d'un très-puissant encouragement. Les catéchismes de chaque jour continuèrent; leur nombre fut même accru, leur durée se prolongea beaucoup plus que par le passé. Ce n'est pas la foi qui manque au cœur de nos Italiens, spécialement chez ceux des provinces méridionales; mais cette foi demande une étincelle qui vienne exciter son activité engourdie. L'ignorance et l'aveuglement qu'elle produit sont plutôt le vice de leur âme et les font paraître plus méchants qu'ils le sont en réalité. Si ce peuple, et l'on pourrait en dire autant de tous les autres, de la nation française surtout, si ce peuple reçoit enfin l'instruction religieuse complète, s'il est formé à la véritable piété, bientôt, à la foi qu'il conserve encore, il saura joindre les œuvres et nos yeux ravis contempleront avec délices des chrétiens tout à la fois et de nom et de fait. C'est dans ce but que nous avons multiplié le plus possible les catéchismes et leur durée. Avec les jeunes filles plusieurs jeunes personnes et plusieurs femmes virent se mettre à l'école de nos bonnes sœurs, et l'on pouvait voir ces braves religieuses parcourir çà et là les rangs pressés de la foule nombreuse des troisièmes classes, allant de l'une à l'autre de leurs protégées pour porter à toutes une bonne parole, une exhortation, un encouragement, une consolation; cet apostolat de la charité produisait des fruits excellents, et nos heureuses missionnaires faisaient chaque jour de nouvelles moissons d'âmes désormais résolues à s'instruire de leur religion pour la pratiquer fidèlement. Un assez grand nombre de livres contraires à la morale ou remplis d'erreurs furent remis à nos bonnes sœurs ou aux missionnaires et immédiatement lancés à la mer. On n'attendait plus le dimanche pour songer aux confessions et aux communions, mais, à raison de la bonne disposition des jeunes filles, élèves de nos catéchismes, Monseigneur lui-même prit sur lui de confesser ou de préparer lui-même celles qui le désiraient au renouvellement de leur communion dès le lendemain même. Nous eûmes ainsi une trentaine de communions distribuées durant les quatre premiers jours de mars.

Nos plus grandes espérances se concentraient cependant sur le dimanche suivant, qui devait être aussi le dernier jour de notre voyage. Plusieurs nous avaient promis de venir faire leurs dévotions. Mais, hélas, tout s'en fut en fumée! Ce

fut, je me hâte de le dire, sans la faute de personne. Un terrible *pampero* (vent du désert des Pampas) nous saisit le vendredi soir 7 mars, pour continuer avec diverses alternatives de violence plus ou moins grande, jusqu'à ce jour même où je vous écris. Ce contretemps ruina toutes nos espérances. Nous nous trouvâmes de nouveau forcément sans Messe, sans communion, sans prières ni méditation en commun; les tourmens de tête recommencèrent avec les révoltes de l'estomac; le malaise que nous connaissons déjà trop s'empara de nouveau de tous. Patience! Il fallut interrompre une très-belle œuvre commencée depuis plusieurs jours par nos sœurs, la visite journalière aux femmes et aux jeunes filles malades à bord. Jusqu'à ce jour, nos sœurs descendaient dans les dortoirs de ces pauvres personnes, s'asseyant à leur chevet, s'informaient de leur état de santé, de leurs besoins, de leurs désirs mêmes; puis, par de douces paroles de consolation chrétienne, elles s'efforçaient de calmer leurs douleurs et de les animer à tout souffrir avec résignation et patience, unissant de bon cœur, pour leur salut et celui des autres, leurs souffrances à celles de notre Seigneur Jésus-Christ dont la bonté miséricordieuse a tant voulu souffrir pour nous. Cette œuvre produisait aussi de grands fruits; le mauvais temps la détruisit.

Au nom de Monseigneur, de tous les Salésiens et de toutes nos sœurs, j'éprouve le besoin de payer de nouveau le tribut de la reconnaissance et des éloges les plus mérités à monsieur le commandant Allemand et à tous ces messieurs les officiers du bord; je ne saurais assez les remercier de leur exquise politesse, de leur bonté sympathique, et de tout ce qu'ils ont fait pour nous pendant ce long voyage.

Comme nous, ces messieurs souffraient pendant les jours de mauvais temps, et cependant ils ne laissaient pas de pourvoir à nos moindres besoins avec la plus charitable attention, ils allaient même jusqu'à prévenir nos désirs.

Comme un bon chrétien qu'il est, monsieur le commandant aurait désiré qu'il nous fût possible de préparer à la confession et à la communion sept de ses jeunes matelots. Il nous les avait conduits dans ce but et nous nous étions mis à les instruire, lorsque tout à coup survint le mauvais temps pour détruire encore nos efforts et nous empêcher d'achever cette bonne œuvre.

Daigne le Seigneur, dans les richesses de sa munificence et de sa bonté, récompenser largement tout ce que ces messieurs les officiers ont fait pour nous et tout ce qu'ils désiraient encore de faire.

Adieu, très-cher monsieur le Directeur; bientôt je vous écrirai de nouveau pour vous donner les détails de notre arrivée, de la réception faite à Monseigneur, etc., etc... Monseigneur salue Dom Bosco notre bien-aimé Père, tous nos confrères et tous nos Coopérateurs et les remercie tous des prières qu'ils ont faites et ne cessent de faire pour nous. Nous nous unissons tous aux sentimens de Monseigneur, et avec lui, nous prions tous nos amis de se rappeler toujours devant Dieu des

pauvres missionnaires et des travaux apostoliques qui les attendent.

Croyez à l'inaltérable affection de

Votre très-dévoûé fils en Jésus-Christ

D. EVASIO RABAGLIATI.

LETTRES DE LA PATAGONIE.

Nos lecteurs remarqueront que dans cette relation nous avons sauté un certain nombre de phrases. Cette conduite nous était dictée par des raisons de prudence et de respect à garder envers certaines autorités civiles, autorités d'autant plus dignes de ces égards que les malentendus, causes de tous ces troubles, semblent maintenant avoir été dissipés.

TRÈS-CHER ET TRÈS-VÉNÉRÉ D. BOSCO,

Selon vos désirs, je vous envoie la relation fidèle de ma dernière mission dans les terres patagiques...

I.

Départ — Coronel Pringles — Abus de pouvoir — Baptême aux indigènes — Souffrances de ces indigènes.

Le 28 août 1884, après les préparatifs nécessaires, je partis pour cette mission en compagnie d'un catéchiste et d'un soldat qui devait nous servir de guide. L'objet de cette mission était d'instruire et de baptiser les infidèles qui se trouvent encore sur les rives du Rio Negro, jusqu'à la station de Roca, second campement de la frontière sur la rive gauche du fleuve. Je devais ensuite prendre la direction du Simay et pousser ma reconnaissance pacifique jusqu'au lac Nahuel Huapi, où habitent encore sur divers points des agglomérations de sauvages non régénérés encore à la grâce.....

Arrivés à Coronel Pringles, je me mis à catéchiser les enfans et les jeunes filles pour les préparer à la première communion.....

Le 4 septembre, après la célébration de la sainte Messe et la distribution de la sainte Communion, je pris la route de Patagones d'où je devais me rendre à Viedma.

Il n'y a pas moins de soixante milles environ de Coronel Pringles à Patagones. C'est, vous le voyez, une assez belle promenade.

Cependant, nous fîmes le trajet en un jour et avec le même cheval. Nous arrivâmes à destination sur la tombée de la nuit. Mais, ce qui peut-être surprendra plus d'un de nos amis d'Europe, est pour les Américains, pour les Patagons surtout, la chose du monde la plus ordinaire. Dans la mission donnée par monseigneur Espinosa, nous

parcourûmes plusieurs fois soixante et parfois jusqu'à soixante-dix milles en un jour. Dans la dernière mission à Balcheta, ne pouvant trouver de l'eau sur la route, je fus obligé de parcourir en quatorze heures cent quatorze milles; à un certain point, les chevaux, épuisés par l'excès de la chaleur, par la fatigue et par la soif, se jetaient sur le sol et soufflaient haletants avec une précipitation et une force telle que nous craignons beaucoup de ne pouvoir arriver jusqu'au point où se trouvait de l'eau, et de devoir mourir de soif dans ces plaines désolées.

Nous arrivâmes à Viedma.....

Quelques jours après... nous résolûmes cependant d'exécuter malgré tout le projet de notre mission. Dom Daniel et son compagnon D. André Pestarino continuaient à demeurer à Viedma, faisant la classe à une trentaine d'élèves et desservant la chapelle du collège des Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Cependant, conformément aux ordres de notre Supérieur, je partis pour le camp afin d'y continuer la mission interrompue.

J'arrivai à Coronel Pringles le 21 septembre, à dix heures du matin, et, comme c'était un dimanche, je me dirigeai de suite à la chapelle pour sonner la Messe. Mais, je reçus l'avis officiel que l'entrée de l'église m'était interdite.

Le public était au courant de cette affaire, et chacun se tenait sur la porte de sa demeure, observant ce que j'allais faire en pareille circonstance.

J'étais à jeun, et j'avais dû faire ainsi vingt milles pour donner à cette population la facilité d'entendre la sainte Messe.

Le démon réduisait à néant ce projet. Malgré les justes réclamations de nos chrétiens qui ne pouvaient voir dans une pareille mesure d'autre droit que celui de la force, la chapelle continua à demeurer fermée aux missionnaires qui demandaient à pouvoir y célébrer les saints mystères et administrer les Sacrements. Cependant, l'on ne faisait aucune difficulté d'ouvrir la chapelle aux curieux. Je demandai les ornements sacrés qui appartenaient à la mission; on fit droit à ma réclamation, mais, la patène avait été oubliée dans la sacristie; vainement je la réclamai plusieurs fois, je ne pus l'obtenir que trois jours après et me vis ainsi forcé de renoncer à la célébration du saint Sacrifice pendant ces trois jours.... Malgré ces oppositions je poursuivis le cours de ma mission pendant huit jours. Je célébrai la S. Messe dans la maison d'un particulier nommé Thomas Deacon, homme de grande piété et très-enthousiaste pour nos missions.

Au mois de septembre de l'année dernière, le Rio Negro subit une crue extraordinaire et déborda sur plusieurs points, transformant les parties les plus basses du pays en un lac d'une très-grande étendue.

Force fut de changer de place la *Tolderia* (campement indien) et de l'établir à un mille de distance, sur une petite colline presque entièrement dépourvue de végétation. Je me rendais deux fois par jour chez ces sauvages. Ils sont presque tous chrétiens, mais ont cependant le plus grand besoin

d'instruction religieuse. J'en réunissais le plus grand nombre possible et je les instruisais en les confirmant dans la foi. Je pus enfin en baptiser une vingtaine et régulariser quatre mariages.

Le missionnaire, lorsqu'il va quitter une *Indiata* (agglomération d'Indiens), a l'usage de distribuer aux nouveaux chrétiens des médailles, des croix et d'autres objets de religion; souvent même il donne aussi des habits et des chaussures aux plus diligents et aux plus nécessiteux. Il est difficile en pareilles circonstances d'éviter le mécontentement de quelques indiscrets. Il arrive parfois de les entendre s'écrier: « Se faire chrétien pour si peu!... ce n'était vraiment pas la peine de nous tant fatiguer à apprendre les choses de cette religion. »

Il s'en trouve même qui ajoutent: « Je me gèrderai bien d'y revenir. » Le prêtre bien loin de se montrer offensé, doit, au contraire, les traiter alors avec beaucoup de patience et de charité, puis, au moment de les quitter, leur dire quelques paroles propres à les reconforter. C'est là ce que j'ai dû faire avec un petit nombre de ces malheureux. J'allais partir de Coronel Pringles, lorsque quelques-uns des indigènes me firent connaître qu'ils craignaient deux malheurs. Ils n'avaient point encore été vaccinés et craignaient de voir la petite vérole se développer chez eux; ils redoutaient enfin les terribles effets des chaleurs de l'été s'ils venaient à être surpris par elles dans cet endroit privé d'ombrages et loin des sources d'eau.

Pauvres gens! ils me faisaient pitié; j'aurais volontiers fait tous les sacrifices pour améliorer leur sort; mais, c'était chose impossible dans les circonstances actuelles, parce que les autorités locales ne tinrent pas grand compte de la pétition que le missionnaire fit en leur faveur. En effet, deux mois après, à la fin du novembre qui, dans ce pays, se trouve au milieu de l'été, je les trouvais encore fort souffrants dans le même lieu.

II.

Mission à Cubanea — La Nouvelle Angostura — La colonie Eustache Frias — Conesa.

De Coronel Pringles je passai sur la rive droite du Rio et m'avançai jusqu'à douze milles dans la direction de Viedma. Là se trouve une petite population de familles européennes qui conservent encore la foi de leurs pères. La colonie compte plus de vingt années d'existence et porte le nom de l'un de ses premiers habitants, *Cubanea*. Je célébrai tour à tour la sainte Messe en diverses maisons et, pendant huit jours, je fis le catéchisme aux adultes et aux enfants.

Les résultats de cette mission furent trente-cinq confessions, trente communions et un baptême.

La nouvelle Angostura est située au sud du Rio Negro, sa population est formée d'un grand nombre de familles, indigènes en majeure partie. Je pus administrer cinq Baptêmes et préparer pour la première fois une quinzaine d'enfants à la réception des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie.

Quelques lieues au delà se trouve la colonie lieutenant-général Eustache Frias. Là, dans l'habitation d'un indien converti, nommé Jean Paileman, j'ai baptisé onze indiens adultes et deux enfants et j'ai béni cinq mariages. Jean Paileman est l'un des premiers habitants de ce territoire.

Encore infidèle, c'était un ennemi acharné des maraudeurs ses compatriotes. Il avait le grade de capitaine et plusieurs fois on l'a vu la lance au poing, suivi de ses sorviteurs et amis, s'élançant à la poursuite des malfaiteurs indiens connus vulgairement sous le nom de *Malones*, les assaillir avec bravoure, les vaincre et les mettre en fuite; puis restituer à leurs légitimes propriétaires les vaches et les chevaux entraînés par les ravisseurs. Devenu chrétien, cet homme se distingue entre tous ses compatriotes par ses bonnes œuvres. On ne connaît point de pauvres qui tendent inutilement la main devant son habitation, ou qui jamais lui demandent en vain quelques faveurs. Le missionnaire, docile à la parole du divin Maître: lorsque vous arrivez dans un pays, informez vous quel est parmi tous ceux qui l'habitent le plus homme de bien, et descendez chez lui pour y faire votre demeure aussi longtemps qu'il vous faudra rester en ce même lieu. Le missionnaire trouve cette maison plus digne que toute autre de sa confiance, il s'y rend avec joie et se voit aussitôt l'objet des égards les plus respectueusement affectueux.

Dans cette même agglomération, se trouve une femme non moins digne d'éloges: on la nomme Rose Pichu. Bien qu'elle soit très-riche, elle va toujours vêtue avec la dernière simplicité, toujours avec son costume national. Pleine d'enjouement et d'affabilité, son humilité ne le cède pas à sa générosité, toujours elle proteste qu'elle n'attend d'autre récompense de sa charité que l'amour de son Dieu et le bonheur du ciel.

Le 28 octobre j'arrivais à Conesa. J'y séjournai pendant huit jours, parcourant les différents points habités des deux rives. Les résultats de cette mission ont été huit communions d'adolescents, quatorze baptêmes et la régularisation d'un mariage.

III.

Mission à Castre — Un bon petit garçon — Mission à Balcheta — Paroles de deux caïques.

Le 5 novembre, je commençai pour la première fois les exercices de la Mission à Castre. Jusqu'alors, nous n'étions pas allés jusqu'à ce pays peuplé tout récemment. Castre est le nom d'un territoire qui s'étend au sud du Rio Negro depuis les confins de Conesa jusqu'à Choel-Choel sur une longueur d'environ cent dix milles. Les maisons sont disséminées çà et là dans la plaine, d'autres s'étendent à peu près régulièrement parallèlement à la rive du fleuve. Vous pouvez aisément, cher et bon Père, vous figurer les difficultés d'une mission en de telles circonstances. Ces pauvres gens

sont employés à la garde du bétail et ne possèdent pas même les premières notions de la religion. Le prêtre doit choisir quelque point central d'où rayonner ensuite en parcourant une à une les maisons où son ministère lui paraît le plus nécessaire.

La Mission donna pour résultat vingt-sept baptêmes et huit mariages.

Un jour, dans ce même territoire, je galopais sous les rayons d'un soleil brûlant, dans une plaine sans ombre, loin des habitations.

Un jeune garçon d'environ quinze ans m'aperçoit de loin, il abandonne aussitôt les rênes à son fougueux coursier et me rejoint en cinq minutes; puis, retenant son cheval, il galope silencieusement à mes côtés. Je le regarde et reconnais aussitôt un grand air de droiture, de bonté et de simplicité. Je lui demande donc dans sa langue s'il me connaît et ce qu'il veut de moi. Il me regarde à son tour et répond d'une manière assez vague. Je ralentis alors l'allure de mon cheval, et je parle avec confiance à cet enfant pour lui expliquer ce que je suis et l'objet de ma Mission comme ministre de Dieu. Je lui donne une idée générale de Dieu, de la Très-Sainte Trinité, de chacune des divines personnes, de l'incarnation de Jésus-Christ et de la nécessité de recevoir le saint Baptême pour se sauver et s'en aller au ciel après la mort. Après cet enseignement rapide, je lui fais cette question: Crois-tu fermement en un seul Dieu créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent? — Oui, père, je le crois.

— Crois-tu fermement qu'il existe en Dieu trois personnes réellement distinctes, le Père, le Fils et le Saint Esprit? — Oui, père. — Crois-tu que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est mort sur la croix pour sauver les hommes? — Je le crois. — Celui qui n'est pas chrétien peut-il aller au ciel après la mort? — Non, père. — Veux-tu te faire chrétien? — Oui, père. — Mais quand? — Tout de suite. — Mais, ne vois-tu pas qu'il ne se trouve ici ni maisons, ni même un peu d'ombre sous laquelle nous arrêter un instant, ni même une seule personne pour te servir de parrain? — Qu'importe tout cela; jette-moi de l'eau sur la tête, lave-moi et fais-moi chrétien; il peut arriver que jamais plus tu ne repasses de ces côtés et moi je resterais toujours infidèle. — Cette franchise et cette rondeur, cet air de modestie, sûr indice de la pureté de son cœur, faisait à ma volonté la plus douce violence. J'aurais sans aucun doute satisfait ses desirs si j'avais pu prévoir l'impossibilité de le mieux préparer et de le baptiser au retour de la Mission.

Le 10 novembre, à 3 heures du soir, accompagné de mon catéchiste et de mon guide, j'entreprenais la montée de la traverse qui du fortin de Castre donne accès dans la vallée de Balcheta. C'est une distance de trente lieues, c'est-à-dire quatre-vingt-dix milles; elle est totalement dépourvue d'eau et d'ombrage; le voyageur doit donc faire en sorte de l'accomplir en un jour pour s'éviter à lui-même et à son cheval le tourment de la soif.

Pour accomplir cette longue traite, pour ainsi

dire, tout d'une haleine, nous devons voyager toute la nuit et la plus grande partie de la journée du lendemain. En temps de pluies, cette route est moins pénible; car il est alors facile de trouver çà et là des bassins naturels formant pour les eaux d'assez profonds réservoirs.

Arrivés au sommet de la petite colline, on aperçoit à perte de vue une plaine sur laquelle l'œil se perd et ne voit plus que le ciel et la terre avec quelque prééminence fort peu élevée. Le sol paraît assez fertile, il est régulièrement couvert de beaux pâturages. Sur le milieu du trajet, on rencontre un passage ou plutôt une longue traversée d'environ trente milles de longueur. Les habitants la désignent sous le nom de *Pas de Gualicho*, c'est-à-dire du diable. La raison de cette appellation est qu'il faut traverser une série de montagnes, de ravins, de broussailles, de rampes difficiles et raides où l'on passe rarement sans laisser comme témoignage de son passage quelques lambeaux de vêtements arrachés par les rameaux épineux de quelques buissons. Le terrain des vallées est de nature sablonneuse. Arrivés à la descente, notre œil se rejouissait de pouvoir enfin se reposer sur une vallée très-étendue, coupée çà et là par des lacs d'argent que nous aurions désiré gagner le plus vite possible pour nous délivrer de la soif qui commençait à nous torturer. Notre guide nous dit que c'était de l'eau salée, absolument imbuvable; que cinq lieues plus bas, au fond de la vallée, nous trouverions de l'eau douce. Il était deux heures après midi; le soleil était brûlant au possible; quelques-uns de nos chevaux, épuisés de fatigue et dévorés par la soif se jetaient sur le sable et soufflaient à faire pitié; point d'ombre où se réfugier pour prendre quelque repos. Que faire? — Nous nous recommandons à la divine Providence et continuons notre marche. En des voyages aussi longs, en des pays où l'eau manque, malgré toutes les précautions prises pour se pourvoir à l'avance de tout ce qui est le plus nécessaire, il est impossible cependant de ne pas prévoir que la route peut durer beaucoup plus qu'on ne l'avait prévu, que tel ou tel incident peut vous forcer à perdre quelques heures et que la provision d'eau peut s'épuiser. Il est donc impossible que le cœur ne soit la proie de certaines angoisses et n'éprouve des craintes involontaires de ce qui pourrait arriver de sinistre. D'autant plus que la voix publique rapporte que bien des voyageurs sont morts de soif pendant ce difficile trajet. L'âme plierait sous le poids de ces pensées, si la confiance en Dieu ne lui donnait une énergie capable de surmonter toutes les appréhensions de la nature. Grâce à cette douce confiance, le chrétien peut joyeusement poursuivre sa route à travers toutes les difficultés.

Nous arrivâmes enfin à Balcheta, là, je me mis d'accord avec monsieur le lieutenant Charles Gavina, officier de cette petite forteresse, sollicitant sa coopération. Le bon lieutenant se rendit à mes désirs, me donna l'hospitalité dans sa cabane et me fit asseoir à sa propre table. Chaque jour, il m'accompagnait à la *Tolderia* (campement des In-

diens) et me les envoyait pour recevoir l'instruction religieuse. Il y a deux *Tolderias* appartenant aux deux caciques André Pichalao et Jean Sacomatra. Ces indiens, grâce à leur nature douce et cependant laborieuse, sont les plus riches en bétails que j'ai connus jusqu'à ce jour; cependant, comme tous les autres indiens, ils connaissent fort peu, pour mieux dire, ils ignorent presque complètement l'agriculture.

Leurs *Toldi* (sorte de tentes formées de peaux de guanaco soutenues par des pieux fixés dans le sol) sont d'ordinaire ovales et ouvertes d'un côté. Les couchettes consistent en un large cuir étendu sur la terre nue et chargé d'une grande quantité de couvertures de laine tissée par leurs femmes avec mille dessins et de très-grands raffinements de perfection. Ils n'ont ni armoires, ni malle ou objets de ce genre où serrer leurs vêtements; leurs effets et ustensiles pendent çà et là à une perche qui occupe toute la largeur de la tente. Leur cuisine se fait à ciel ouvert; ils mangent avec des assiettes de bois et des cuillères qu'ils se font eux-mêmes également en bois. Je séjournai toute une semaine dans ce campement et pus, avec la grâce de Dieu, préparer un grand nombre de ces Indiens à recevoir le Baptême. Ce résultat est dû en grande partie à la coopération de monsieur le lieutenant qui ne manquait pas, chaque jour, de me les rassembler pour les catéchismes.

Sur 180 Indiens appartenant aux deux *Tolderias*, 119, adultes, en majeure partie, furent baptisés, et je bénis 17 mariages. Les paroles que m'adressèrent les deux caciques André Pichalao et Jean Sacomatra la veille de mon départ de Balcheta sont dignes d'être rappelées ici. Le cacique André Pichalao me dit: « Nous nous réjouissons extrêmement du grand bonheur d'avoir possédé ces jours-ci parmi nous un personnage messager de Dieu et qui, au nom de Dieu, nous a tout à la fois enseigné le chemin du ciel et celui de la vie civile. Un personnage qui s'est soumis à de durs sacrifices de voyage et de vie mortifiée pour venir au milieu de nous, nous faire comprendre les choses que doit connaître un chrétien. Que prétend-il obtenir par là? Rien autre chose que notre bien-être: corriger nos mœurs et donner à nos fils une bonne éducation.

Je lui suis très-reconnaissant comme toute ma tribu. Mais spécialement ces enfants qui pourront un jour jouir davantage encore du fruit de ces bienfaits, auront une reconnaissance inexprimable. Que l'homme de Dieu se hâte de retourner parmi nous et qu'il daigne s'y fixer afin que nous vivions heureux. Je suis veuf, et, maintenant que je suis chrétien, je désire contracter mariage selon la loi chrétienne; j'espère pouvoir réaliser ce désir au retour du ministre de Dieu. »

Jean Sacomatra parla ainsi: « Nous devons être très-reconnaissants au ministre de Dieu qui a su vaincre de grandes difficultés pour arriver jusqu'à nos *Toldi*. C'est la première fois que nous avons eu pendant plusieurs jours, le bonheur d'entendre des choses que nous ignorions complètement ou que nous connaissions seulement en partie et fort confusément. Courage donc, mes frères, impi-

mons bien dans nos esprits la doctrine que l'homme de Dieu vient de nous enseigner. Il n'a pas parlé pour lui, mais pour nous et pour nos fils, notre seul intérêt l'a guidé dans tout ce qu'il a fait pour nous; il nous a enseigné la fin pour laquelle Dieu nous a créés, il nous a dit pourquoi Jésus-Christ son fils est mort crucifié; il nous a fait connaître la récompense qui nous est réservée dans le ciel après notre mort, si nous nous conduisons bien, le châtement que Dieu nous infligera si nous sommes méchants. Il nous a dit que notre âme, en se séparant du corps, s'en ira jouir avec Dieu pour toujours, ou bien, sera jetée dans les tourments de l'enfer pour y souffrir éternellement avec les démons. »

Le cacique dit encore quelques bonnes paroles que je saute pour abrégé.

Jean Sacomatra est un homme d'une quarantaine d'années; il a des frères, des sœurs et une nombreuse famille; à son maintien, comme à tout son extérieur, on reconnaît aisément qu'il appartient à l'une des premières familles du désert. Il parle avec beaucoup d'éloquence naturelle et captive l'attention de ses auditeurs. Il connaît parfaitement l'idiome thuelche que parlent les Indiens du sud de la Patagonie. La nature de cet idiome diffère totalement de la langue des Pampas du Chili, sa prononciation ressemble à celle de l'anglais.

IV.

Mission interrompue à Choel-Choel — Arrestation du Missionnaire — A Bahía-Blanca — Conclusion.

La Mission une fois terminée dans le campement de Balcheta, je repartis pour Castro, suivant la rive sud du Rio Negro jusqu'en face de Choel-Choel. Arrivé le 22 novembre dans ce campement, j'étais occupé à baptiser des enfants, lorsque l'on m'apporte un message..... C'était l'ordre d'abandonner immédiatement cette localité. La chose n'était pas possible, parce que je n'avais point de chevaux prêts; j'obtins donc du commandant de ce poste une prorogation de séjour jusqu'au lendemain. La mauvaise nouvelle fut bientôt répandue, et les habitants profitèrent de ces quelques heures pour faire baptiser leurs enfants. Cependant, l'ordre de partir était pressant et je me vis obligé d'interrompre cette mission pour retourner à Patagones. Après trois jours consécutifs de marche, j'arrivais au lieu dit « le Turc » où j'avais le projet de m'arrêter deux jours, tant pour me reposer que pour baptiser huit ou dix personnes du voisinage. Mais cette fois encore le démon se mit en travers de mes projets; je venais à peine d'administrer un baptême, lorsque je fus arrêté par les agents de police auxquels on avait donné l'ordre de me chercher partout et de m'accompagner à Viedma. Pour cet effet le capitaine de Coronel-Pringles avait envoyé deux reconnaissances; l'une dans la direction du sud et l'autre vers le nord; il s'était mis lui-même à la tête de cette der-

nière. Les bons habitants du campement, désolés de me voir en pareille détresse, tremblaient peut-être pour moi; ma conscience ne me reprochait rien qui fût de nature à mériter un pareil traitement; je me remis donc de bon gré à la disposition du capitaine, prêt à faire ce qu'il m'ordonnerait. Dès ce moment, je me considérais comme privé de ma liberté personnelle et au pouvoir de la force.

Le 25 novembre, à quatre heures de l'après-midi, nous partîmes du Turc, le jour suivant, au coucher du soleil, nous arrivions à Patagones. L'indulgence du capitaine me permit de passer la nuit dans un hôtel de Coronel-Pringles. Le 26, en allant de Pringles à Patagones, fatigué par de si longues heures passées à cheval, après avoir pris le repas de viande et du vin pur qui court entre les rives du Rio Negro, j'entraî dans un fourré de saules pour reposer au bord d'une lagune. Mes compagnons me racontèrent ensuite que nos braves soldats, qui étaient tous indiens, s'éveillant après un court sommeil, étonnés de ne plus me voir après avoir regardé de tous côtés, pensèrent que j'avais pris la fuite et commencèrent à se demander entre eux : *Cheu mloquey ta patiru?* Où sera donc le père? — Chuchemay, qui le sait, répondit un autre? Le capitaneec (grade qui, chez les Indiens, répond à notre grade de capitaine) se trouble et donne l'ordre aux siens de monter à cheval et de me chercher dans tous les alentours.

Les cris des Indiens et le piétinement des chevaux m'ont bientôt réveillé, je prête l'oreille, et je reconnais facilement que tout ce mouvement provenait de l'inquiétude causée par mon absence. Je me hâtai donc de sortir et de me faire voir. Aussitôt, leurs craintes furent dissipées et ils se contentèrent de me dire : — *Cheu amufuimini?* où étiez-vous donc allé? — J'étais là tout près, couché sur les bords d'une lagune. — *Cumelecay, cumelecay*, bien, bien, répondit le capitaine; et nous repartîmes.

Lorsque nous arrivâmes à Patagones, après une marche de cinquante-quatre milles, j'étais brisé de fatigue, j'avais besoin de repos et de nourriture; mais ni l'un ni l'autre ne me furent accordés. Après avoir salué en passant le supérieur de notre maison de Patagones, dom Fagnano, et lui avoir conté la triste aventure, je traversai le fleuve avec mon escorte et bientôt nous fûmes à Viedma. J'avais envoyé de Coronel-Pringles une dépêche à dom Fagnano pour l'informer de mon arrestation; mais cette dépêche ne lui fut remise qu'une heure après mon arrivée.

Je m'attendais, vu mon innocence, à être de suite élargi. Je me trompais; après m'avoir fait passer dans l'une des salles du tribunal, on renvoya l'affaire au lendemain. Je restai comme prisonnier dans cette salle où je pris mon repas du soir et dormis tranquille. Pour moi, je m'étais presque habitué depuis quelque temps à toutes ces misères et tribulations; mais, j'étais alligé par la pensée de la peine dans laquelle nos confrères et nos sœurs se trouvaient à mon endroit. Ne pouvant me secourir autrement, ils prièrent de tout leur cœur et, sans doute, obtinrent par là que mon

épreuve fût abrégée. Dès le lendemain matin à 9 heures et demie, le juge m'interrogea devant deux témoins. Les demandes principales furent les suivantes : 1° De quelle autorité parcourrez-vous la plaine donnant des Missions, administrant des baptêmes et célébrant des mariages; 2° Pourquoi vous permettez-vous de bénir des mariages de soldats? Je savais donc quels étaient les deux chefs d'accusation portées contre moi; j'étais inculpé: 1° d'être parti pour donner la Mission sans avoir obtenu un passe-port du gouvernement; 2° d'avoir violé la loi militaire qui défend de bénir des mariages des militaires sans l'autorisation de leurs propres caïques.

Sur le premier chef, je répondis que j'étais allé donner la Mission comme j'avais coutume de le faire par le passé, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque de Buenos-Ayres et celle du gouvernement même de la République, ajoutant que ce gouvernement ne se borne pas à donner au missionnaire toute autorisation pour l'accomplissement de son ministère en faveur des sauvages, mais, en outre, accorde aux Salésiens un petit secours pour faciliter la Mission.

Sur le second chef, je répondis que dans cette dernière Missiou je n'avais pas béni de mariages militaires et que, s'il m'était arrivé de le faire autrefois, je n'avais jamais agi sans un concert préalable avec les officiers du lieu.

Mes réponses furent écrites sur une feuille d'audience que je signalai moi-même et que le juge de paix et deux témoins contresignèrent.

Je fus aussitôt mis en liberté, mais, avec ordre de me retirer immédiatement du territoire de la Patagonie. J'obéis sur le champ et, laissant Viedma, je revins à Patagones, où ma présence rassura nos chers confrères salésiens.

Quelques jours après, notre supérieur, dom Fagnano, crut devoir par prudence m'envoyer à Buenos-Ayres. Notre inspecteur, dom Costamagna, m'a attaché à la maison de Notre Dame de la Miséricorde. Je suis très-heureux dans ce nouveau poste, parce que c'est celui que l'obéissance m'a imposé.

Sur le trajet de Patagones à Buenos-Ayres, je m'arrêtai à Bahía-Blanca, pour y célébrer la fête de l'Immaculée Conception. Quelques Européens me prièrent de rester un jour de plus pour entendre leurs confessions. Je me rendis à leurs pieux désirs; et le lendemain, dimanche, quarante personnes environ s'approchèrent de la Sainte Table; les hommes étaient en majorité. Sans doute, ce nombre pourra ne pas paraître très-considérable; mais pour ce pays il est tout extraordinaire; aussi monsieur le curé fut-on ne peut plus satisfait; il se plaisait à répéter qu'il n'avait jamais vu tant d'hommes s'approcher de la Sainte Table. Oh que de bien pourraient faire des missionnaires dans cette province où beaucoup de chrétiens, assez bons encore cependant, perdent peu à peu la foi, faute de quelqu'un pour les instruire et entendre leurs confessions. Sans nul doute, ce grave besoin n'a point échappé à la perspicacité de notre Archevêque et à l'ardeur de son zèle; ce bon Pasteur ne néglige rien pour procurer les secours

de la religion à ses brebis dispersées dans la plaine; mais les ouvriers lui manquent trop souvent; surtout à cause de la nécessité de savoir plusieurs dialectes pour s'acquitter avec fruit du saint ministère.

Voici le tableau synoptique des résultats de cette mission:

	<i>Baptêmes Mariages Communions</i>		
Coronel Pringles	19	4	14
Cubanea	1	»	30
2 ^a Angostura	5	»	12
Colonie Eustache Frias	13	6	»
Conesa Sud et Nord	14	1	3
Castre	27	8	»
Balcheta	119	17	»
Choele-Choel	10	1	»
Total	208	37	64

Remerciez avec moi le Seigneur d'avoir, par l'intercession de la Très-Sainte Vierge Marie, daigné faire produire un peu de fruit à mes faibles travaux. Priez aussi pour moi, pour tous nos confrères, et recevez l'hommage filial de mon religieux respect.

Buenos-Ayres, 20 février 1885.

DOMENICO MILANESIO, *prêtre.*

GRACES OBTENUES par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

MONSIEUR,

Par devoir de conscience et de gratitude envers notre bonne Mère Marie Auxiliatrice, je viens vous prier d'insérer dans votre *Bulletin* le récit d'une des grâces dont chaque jour cette tendre Mère comble ceux qui ont confiance en elle.

J'étais prise d'une forte bronchite qui ne me laissait aucun repos entre la toux et la fièvre qui me consumait. Les remèdes ne produisaient aucun effet; enfin le docteur avait épuisé tout ce que l'art peut sur le mal, et au lieu du mieux espéré, le mal empirait. En lisant le livre de Marie Auxiliatrice qu'une pieuse personne m'avait donné, je me confiai à cette bonne Mère, unie à ma famille et à de pieuses religieuses, nous commençâmes une neuvaine à Marie Auxiliatrice et je lui promis de faire célébrer une Messe à l'église qui porte son nom et d'y communier en son honneur. Le deuxième jour de la neuvaine j'étais mieux et le quatrième jour le docteur me déclara hors de danger. Aujourd'hui, parfaitement rétablie, je viens remplir ma promesse en ajoutant encore une deuxième grâce que m'a obtenue cette bonne Mère. Depuis quelque temps mes affaires ne prospéraient plus, au contraire, je me voyais bientôt réduite à une triste position. J'eus recours encore à la Mère des affligés, aussitôt tout changea de face, et je me vis délivrée de mes inquiétudes.

Honneur et gloire à Marie Auxiliatrice, à cette bonne Mère à laquelle je me consacre entièrement, déposant à ses pieds tous ceux qui me sont chers, afin que sa main puissante nous conforte dans les combats de cet exil et un jour nous conduise en la céleste patrie.

Pleine de reconnaissance, j'accomplis ma promesse.

Turin, le 11 mai 1885.

ANNETTE J.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai eu aujourd'hui une grande joie :

Notre-Dame Auxiliatrice vient de manifester sa bonté envers une pauvre domestique atteinte depuis 30 ans d'une maladie incurable. Cette maladie l'avait fait renvoyer il y a dix ans d'un couvent où elle était déjà depuis 20 ans. Depuis ce temps elle sert de nouveau, mais ne peut faire qu'un service très-doux. Je lui ai prêté ces jours-ci la notice des miracles de Notre-Dame Auxiliatrice ; en les lisant, elle était émue, mais elle se disait : « Je ne puis demander ma guérison, ce serait un trop grand miracle, ce serait tenter Dieu. La Sainte Vierge peut tout, mais je ne demanderai rien. »

Hier, mercredi, 20, monsieur l'abbé Bellamy vint dans la maison où sert cette dernière... Elle lui remit une petite offrande pour votre maison de Paris, et après le départ de M. l'abbé Bellamy, elle se sentit complètement guérie. Aujourd'hui elle vint m'en faire part en pleurant de joie. Toute trace de maladie a disparu.

Nous faisons une neuvaine d'actions de grâces à Marie Auxiliatrice...

Recevez, etc.

DE B^{...}.

Paris, ce 21 mai 1885.

DOM BOSCO À NICE.

Le 25 mars dernier, la maison salésienne de Nice avait le bonheur de recevoir une fois de plus son Père bien-aimé.

Comme toujours à sa descente de voiture, Dom Bosco s'est vu entouré de tous ses chers Coopérateurs prêtres et laïques, et des 200 enfants de sa maison niçoise. C'était à qui porterait le premier à ses lèvres cette main qui chaque jour distribue le pain de la Providence à des milliers d'orphelins. Ceux-là seuls qui ont une fois vu Dom Bosco s'avancer au milieu de ses enfants comprendront l'émotion dont tous les assistants étaient pénétrés.

Le lendemain dans l'église Notre-Dame de Nice une foule aussi nombreuse que recueillie se pressait autour de la chaire, du haut de laquelle un digne fils de St.-Ignace de Loyola parlait, au nom de Dom Bosco et sous ses yeux, en faveur du Patro-

nage St.-Pierre. Connaissant toutes les sympathies de son auditoire pour Dom Bosco, frappé et ému de l'élan enthousiaste qui entraînait tout une population d'élite à se serrer en rangs pressés autour de lui, l'orateur, dans une improvisation pleine de feu, prouve la nécessité de l'éducation chrétienne de la jeunesse, il expose les dangers que la jeunesse pauvre court de ce côté ; il lui est aisé alors de montrer quel vide comblent les œuvres salésiennes, et quels services elles rendent à la société. Mais l'orateur s'élève plus haut ; par une charmante comparaison, il fait voir en Dom Bosco comme l'agent de change de la Providence, qui, pour des biens passagers, donne des biens éternels.

L'auditoire a compris l'appel de l'éloquent prédicateur et a versé généreusement son offrande entre les mains des zélés et charitables Dames quêteuses.

Après la cérémonie de Notre-Dame, D. Bosco s'est rendu chez madame Elisabeth de Montigny. Là, sur l'invitation de cette charitable dame et de monsieur Alfred de Montigny son frère, quelques-uns des meilleurs amis et bienfaiteurs de l'œuvre s'étaient réunis. Ce fut pour Dom Bosco une surprise, mais une surprise bien agréable. Il voyait en effet groupés autour de lui les plus insignes bienfaiteurs de ses maisons de Lille et de Nice qui semblaient réunir du nord au midi toutes les sympathies des âmes charitables de France pour ses œuvres.

A la fin du dîner, monsieur Alfred de Montigny exprime la joie que lui cause cette réunion de famille ; il parle de l'orphelinat St.-Gabriel de Lille, qui, après avoir été dirigé pendant plus de dix ans avec dévouement par les Sœurs de St.-Vincent de Paul, a été remis aux Salésiens pour qu'il puisse prendre une extension telle que l'exige la capitale de la France septentrionale. Il raconte que l'idée de confier à Dom Bosco cet orphelinat, dont il avait été l'un des fondateurs, lui était venue après une visite au Patronage St.-Pierre de Nice. Il avait exposé sa pensée à Dom Bosco, puis à ses confrères de Lille qui tous l'avaient approuvé.

» Il y a 14 mois, ajoute-t-il, que cette maison est entre les mains des Salésiens, et elle est dans un état si prospère que je suis heureux, me trouvant à Nice et sur le point de repartir pour Lille, entouré de l'élite des personnes de dévouement, de dire à Dom Bosco, en mon nom et au nom de mes amis, combien nous lui sommes reconnaissants de tout ce qu'il fait pour tous les enfants pauvres de la France et de Lille en particulier. »

Dom Bosco, à son tour, parle de la première entrevue qu'il avait eue avec M. de Montigny, de la sympathique réception dont il avait été l'objet, peu après, lors de son voyage dans la Rome du Nord. Il rappelle non sans émotion les témoignages d'affection qu'on avait prodigués au pauvre Dom Bosco, l'empressement charitable qu'on avait eu pour ses œuvres, et la protection qu'on accorde présentement à l'orphelinat St.-Gabriel.

Cette ardente charité, ajoute-t-il, me touchait vivement. Je ne savais comment en témoigner ma reconnaissance. J'exposai tout simplement au Saint

Père, lors de mon dernier voyage à Rome, ce que j'avais vu et fait dans cette ville si chrétienne.

Le St.-Père, qui sait lui aussi combien les catholiques de Lille se distinguent par leur charité et leur attachement au St.-Siège, voulut bien donner alors un témoignage de sa bienveillance paternelle à ces ardents catholiques et en particulier aux bienfaiteurs de nos œuvres en accordant à celui qui nous appela le premier et se montre notre plus ferme collaborateur, à monsieur Alfred de Montigny, le titre de *Comte Romain*, titre qui pourra se transmettre à ses descendants et sera un témoignage perpétuel de l'amour du St.-Père pour les œuvres catholiques et charitables.

Les félicitations les plus sincères furent adressées à monsieur le comte de Montigny ; on fut unanime à acclamer la bonté du Saint Père et à faire des vœux pour le rétablissement de la santé de Dom Bosco et la prospérité de ses œuvres.

Après quelques jours pendant lesquels son appartement est sans cesse assiégé par les visiteurs, Dom Bosco part le premier avril pour Marseille, en faisant un petit arrêt à Toulon chez monsieur le comte Colle.

Le 21 avril Nice possédait encore le bon Père. Deux jours après la modeste chapelle du Patronage St.-Pierre recevait les Coopérateurs niçois, nombreux malgré la saison avancée. Cette fois c'était monseigneur Guigon, de Cannes, qui, Salésien de cœur, remplaçait Dom Bosco trop fatigué, et faisait la Conférence annuelle, engageant les Coopérateurs et Coopératrices à se grouper plus que jamais autour de Dom Bosco et de ses œuvres pour sauver la pauvre jeunesse.

Le 27 Dom Bosco, prié par le comité directeur du Cercle catholique de Nice, assistait dans le local même du Cercle à des agapes fraternelles auxquelles prirent part environ trente personnes.

Le président, monsieur Beaulieu, porta le toast suivant :

MON RÉVÉREND PÈRE,
MESSIEURS,

C'est grande fête aujourd'hui parmi nous : la joie rayonne sur tous les visages, se lit dans tous les yeux : les enfants reçoivent leur bon, leur vénéré Père.

Oui, nous sommes bien heureux, et je suis tout fier de l'honneur qui m'est fait de vous le dire, mon révérend Père. Nous n'oublierons jamais que lorsque Dieu inspira à quelques hommes de cœur dont je ne parlerai pas, parce que plusieurs sont ici, la pensée de fonder notre œuvre, alors que nous étions et pauvres et petits, vous avez bien voulu, à ces deux signes, nous reconnaître pour vos enfants ; vous nous avez adoptés ; vous nous avez aidés de vos conseils ; vous nous avez encouragés et bénis.

C'est ce souvenir, c'est la gratitude qu'il nous inspire qui font notre joie.

Le petit enfant que vous avez pris à sa naissance dans vos bras dilatés par l'amour paternel, à quelque peu grandi ; il est dans sa huitième

année, mais il est encore bien petit et bien pauvre ; c'est vous dire qu'il est toujours de ceux qui revendiquent, presque comme un droit de leur misère, votre douce et bienveillante paternité.

Je vous demande donc, Messieurs, de boire avec moi à la santé de notre vénéré Père, du Père des pauvres, de l'ami des ouvriers, du missionnaire, du serviteur de Dieu, que nous prions Dieu de nous garder longtemps encore pour notre bonheur et pour sa gloire.

A DOM BOSCO !

Ce toast, la réponse faite par Dom Bosco, les paroles de plusieurs assistants, cette poésie même qui suit et qui fut lue par monsieur l'abbé Bonetti, aumônier du Cercle, tout cela, disons-nous, peut se résumer ainsi : Union des Œuvres catholiques, Fraternité du Cercle et du Patronage qui reconnaissent en Dom Bosco leur commun Père et Fondateur.

Un orphelin sauvé par Dom Bosco.

Que vous ai-je donc fait, âme compatissante,
Que vous ai-je donné de bonheur ou d'amour,
Pour que vous aggraviez de ma charge pesante
Le poids déjà si fort de vos fardeaux du jour ?
Hier, encore inconnu à votre bienfaisance,
Devais-je donc, sitôt que me verraient vos yeux,
Vous payer le tribut de ma reconnaissance,
M'ouvrir à vos regards, comme une fleur aux cieus.
Homme de Dieu, pourquoi m'arrêter sur ma route ;
Me dire : Désormais je serai ton soutien ;
« Le chemin est montant, à tes pas il en coûte ;
» Mais mon robuste bras va soutenir le tien.
» Nous marcherons tous deux appuyés l'un sur l'autre ;
» Ne crains rien : un ami est toujours un trésor ;
» Quand un cœur chaste et pur vient recueillir le vôtre.
» En bénissant le ciel on peut sourire encore ! »
Que vous avais-je fait pour que de ce langage
Ainsi que d'un parfum vous vinssiez m'embaumer ?
De pays différent, égal n'est pas notre âge
Et ce qui vous ravit n'a point su me charmer...
Mais vous avez pour Dieu tant d'amour, de tendresse,
Qu'apercevant mon âme à travers sa grandeur,
D'elle épris pour sa gloire, un seul désir vous presse :
La jeter à ses pieds, comme un bouquet de fleurs.

Vers les 4 heures un grand nombre de personnes, sur la nouvelle que Dom Bosco ne tardera pas à rentrer en Italie, viennent assister à une réunion dans la grande salle du Cercle. On y admire entre autres choses la gracieuse poésie sur les Pèlerins d'Emmaüs (1) composée et lue par monsieur H. Hignard, venu expressément pour la circonstance.

Le lendemain Dom Bosco quittait Nice et nous étions peinés de le voir partir, surtout à cause de la faiblesse de sa santé.

Nous reçûmes sa bénédiction, bien résolu de mettre en pratique ses sages conseils, d'imiter les exemples qu'il nous avait donnés et de consacrer, nous aussi, tous les instants de notre vie à la plus grande gloire de Dieu et au bien de la pauvre jeunesse.

(1) Cette poésie a été imprimée en format in-8° et se vend au prix de 25 cent. dans toutes les maisons salésiennes, au profit des missions de la Patagonie.

J. M. J.

PERSÉCUTION MOSCOVITE.

Broelberg, Mai 1885.

*Cher et honoré Monsieur Emile Clarisse
à Saint-Omer,*

Vous recevrez sous peu de jours le compte-rendu de notre œuvre d'assistance des prêtres polonais exilés, vous y verrez retracés les nouveaux actes de persécution inouïe du Catholicisme en Pologne par le gouvernement Russe. Je crois devoir appeler à l'heure qu'il est votre attention et celle des journaux Catholiques sur l'exil brutal de l'Evêque de Wilna Kryniewicki, suivi de celui de l'abbé Havevinoniki et du Chanoine Majewski choisis par l'Evêque pour le remplacer pendant son exil. Il avait désigné deux administrateurs du diocèse en prévision de l'exil du premier. Ils sont maintenant tous les trois déportés dans l'intérieur de la Russie, dans des contrées malsaines où ils sont privés de ressources. — Il est évident que le gouvernement Russe spéculé sur la mort prématurée de ces zélés serviteurs de l'Eglise. On ne saurait donc, cher Monsieur, donner trop de publicité à cette monstrueuse violation de la convention conclue avec le Saint-Siège. Les journaux semi-officiels Russes prédisent la suppression de l'important Evêché de Wilna et une nouvelle soi-disant Eglise Catholique, indépendante du Saint-Siège dirigée par le gouvernement. Il n'y a plus d'autorité épiscopale dans le diocèse de Wilna, et le chaos propagé par les personnages qui protègent les renégats y règne de plus en plus.

La situation des Uniates ne fait qu'empirer, elle est affreuse en Podlachie où l'on enregistre chaque jour de nouveaux martyrs.

Recevez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus reconnaissants.
Comte L. PLATER.

N. B. — Les lecteurs du *Bulletin Salésien* sont priés d'adresser les moindres offrandes pour venir en aide aux prêtres polonais exilés à M. Emile Clarisse, propriétaire, correspondant de M. le Comte Ladislas Plater, à Saint-Omer (Pas de Calais), à M. le Chanoine Bastien à St. Nicolas du Port (Meurthe et Moselle), à M. Charles Boisieux, docteur en médecine, rue d'Assas 134, à Paris, ou à M. le Directeur de la Librairie St. Pierre, Place d'Armes, 1, à Nice.

On vend à la même Librairie et au profit de la même œuvre l'*Histoire de Charles X*, 3 gros volumes in-8°, prix 15 fr.

LA FÊTE PATRONALE DE L'ORATOIRE SALÉSIEU
de Paris.

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* de Paris :
« Le dimanche 31 mai c'était grande fête à l'Oratoire Salésien de Saint-Pierre de Ménilmon-

tant. On y célébrait pour la première fois la solennité de Notre-Dame Auxiliatrice, patronne de l'œuvre. Le matin a eu lieu la première Communion des jeunes apprentis ; l'après-midi Monseigneur le Coadjuteur, accompagné de M. l'abbé Pisani, fondateur et ancien aumônier de cette maison, est venu les confirmer. Les enfants au grand complet, les étudiants qui les dirigent, les parents et plusieurs membres bienfaiteurs remplissaient la vaste chapelle, ornée simplement, mais avec goût. Un chœur de chant, parfaitement organisé, relevait la cérémonie. Monseigneur était entouré par dom Bellamy, supérieur de l'Oratoire ; par M. l'abbé Blanchard, curé de la paroisse ; M. l'abbé Prades, aumônier de l'hôpital Tenon, et M. l'abbé Girard, aumônier de Sainte-Eugénie. Après la confirmation, les premiers communians ont renouvelé les promesses de leur baptême et fait leur consécration à la Très-Sainte Vierge. Ensuite monseigneur Richard a béni une admirable statue de Saint-François de Sales.

» Le soir, la grande cour s'est tout d'un coup illuminée de mille feux : une magnifique procession où la statue de Notre-Dame Auxiliatrice était portée en triomphe, a été organisée au chant des litanies. Au retour de la procession, M. l'abbé Gérard a été invité à prononcer une allocution de circonstance. Monté sur une estrade élevée en plein air, le bon prêtre ami des enfants a tiré de son cœur d'éloquents paroles sur l'origine et l'opportunité de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice. Bien des fois, a-t-il dit, Notre-Dame Auxiliatrice s'est plu à délivrer ses serviteurs des ennemis extérieurs. Il est un ennemi qui en veut non à notre existence, mais à notre foi, la foi de nos pères, c'est la libre-pensée qui tend à faire invasion dans nos âmes. On la connaît par ses exploits de chaque jour. Il faut se coaliser et s'efforcer de réagir contre ce nouveau fléau qui veut chasser Dieu de son royaume. Marie nous assure de la victoire, si nous la prions bien et si nous lui sommes toujours fidèles.

» Dom Bosco, le nouveau Vincent de Paul, l'a prise pour son aide, il y a un demi-siècle, au début de sa carrière sacerdotale, et aujourd'hui, avec son puissant secours, il peut opposer à ses détracteurs sa double congrégation de Salésiens et de Salésiennes, ses cent-cinquante oratoires, ses belles missions de Patagonie que dirige l'illustre Monseigneur Cagliero, vicaire apostolique.

» La maison de Ménilmontant ne fait que commencer et elle est appelée à une grande prospérité. L'orateur n'en veut pour garant que la fête de ce jour. Cette allocution, écoutée avec le plus grand intérêt, a été terminée par les cris de : Vive Notre-Dame Auxiliatrice ! vive Dom Bosco ! Un feu d'artifice a fini la soirée. On avait de la peine à se séparer.

« UN TÉMOIN. »

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1884 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.